

Cours biblique – Livre des Actes des Apôtres

3^e cours : La première communauté chrétienne (Ac 2-5)

Introduction

On se souvient qu'à la question du rétablissement de la royauté en Israël, Jésus avait répondu par l'annonce de l'effusion de l'Esprit et la mission « *jusqu'aux extrémités de la terre* » (1,6-8). L'accomplissement de cette mission commence avec la jeune communauté chrétienne réunie à Jérusalem.

1. La vie de la première communauté chrétienne

Saint Luc présente la première communauté chrétienne à travers trois sommaires, sortes de tableaux récapitulatifs qui donnent une vue d'ensemble de ce que vivaient les apôtres et les premiers chrétiens. On les trouve en Ac 2,42-47 ; 4,32-35 et 5,12-16.

1.1. « Ils se montraient assidus... » (1^{er} sommaire, Ac 2,42-47)

En Ac 2,42, Saint Luc relève quatre caractéristiques de la communauté : l'adhésion à l'enseignement des apôtres ; la communion ; le partage du pain ; les prières. A cette description, il ajoute la « crainte » et les miracles (v. 43), ainsi que la mise en commun des biens (vv. 44-45).

- **L'adhésion à l'enseignement des apôtres.** C'est par l'accueil de la parole (cf. v. 41) que l'on entre dans la communauté chrétienne. Pour des chrétiens, l'enseignement donné par les apôtres revêt donc une place de premier ordre.

Il faut bien distinguer l'« enseignement » (*didachè*) du « kérygme » (*kèrugma*), ou proclamation de la parole, qui était adressée à ceux qui n'étaient pas chrétiens, et de l'« instruction » (*katèchèsis*), qui était donnée aux catéchumènes. L'enseignement consistait en des instructions données aux chrétiens nouvellement baptisés. Il était très certainement basé sur les paroles et les actes de Jésus (1,1), sur son enseignement aux apôtres (1,2) et aux témoins de sa résurrection (10,41).

- **La communion.** Saint Luc emploie le terme grec *koinônia*, qui peut avoir plusieurs sens : l'unité entre les personnes ; le « partage », c'est-à-dire la mise en commun des responsabilités ou des biens matériels ; la communion eucharistique (même sens que « fraction du pain ») ; la « communion hiérarchique » (avec les apôtres). Il désignera aussi plus tard la communion entre différentes communautés chrétiennes.

On ne peut trancher dans un sens exclusif. Il est question de la fraction du pain aussitôt après ; les deux termes consonnent l'un avec l'autre, mais ne peuvent désigner la même chose. Selon plusieurs exégètes, il s'agit du partage des biens matériels entre les chrétiens (cf. v. 44), non comme mise en œuvre d'un idéal social, mais comme expression de l'unité dans la charité, qui prenait sa source dans la foi.

- **La fraction du pain.** Dans la liturgie juive de la Pâque, le repas commençait par le geste de rompre le pain. Mais, d'après les évangiles, ce geste a acquis un sens technique assez précis : la « fraction du pain » (*klasis tou artou*) a été associée au culte eucharistique. Au cours du dernier repas avant sa Passion, Jésus a en effet rompu le pain avant de le distribuer à ses disciples (Lc 22,19). Il avait déjà posé ce geste lors de la multiplication des pains (Lc 9,16) ; c'est ainsi que les deux disciples d'Emmaüs purent le reconnaître après la résurrection (Lc 24,30.35). Ce terme a alors acquis une signification plus large : non plus le geste initial, mais l'ensemble du repas eucharistique (même sens que « repas du Seigneur », la plus ancienne désignation connue de la messe, en 1 Co 11,20). Il a ainsi fini par désigner la célébration de l'eucharistie chez les premiers chrétiens (Ac 20,7.11 ; cf. 1 Co 10,16).

D'après le v. 46, la fraction du pain était un culte domestique, qui se déroulait dans les maisons, en lien avec les repas partagés « *avec allégresse et simplicité de cœur* ». Ce lien entre l'eucharistie et les repas fraternels est attesté dans la première lettre aux Corinthiens, écrite antérieurement au livre des Actes (1 Co 11,20-34).

- **Les prières.** Les premiers chrétiens constituent une communauté qui prie, comme cela est affirmé au début du livre des Actes (1,14). Cependant, ici il s'agit de « prières » au pluriel, probablement en référence aux prières du Temple, mentionnées en 2,46. Les chrétiens ont continué de fréquenter le Temple (3,1 ; 21,26) jusqu'à sa destruction en 70. Ni eux ni les autres juifs ne concevaient leur communauté en dehors du peuple d'Israël.

1.2. « Un seul cœur et une seule âme » (2^e sommaire, Ac 4,32-35)

- Dans son deuxième sommaire, Saint Luc donne un résumé de ce que vivait la première communauté chrétienne (4,32). « *Le cœur et l'âme de la multitude des croyants [était] un* », plutôt que « *la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme* » (BJ et TOB) : le sujet de la phrase est « **le cœur et l'âme** », quant au nom « la multitude », il est au génitif (complément du nom). Et Saint Luc accentue l'adjectif numéral « un » en le mettant en fin de phrase.

- Selon l'exégète Jacques Dupont, le cœur appartient au registre de la pensée biblique, et l'âme à celui de la pensée grecque. « Une âme », dans le monde grec, exprime l'unanimité (Aristote, *Éthique à Nicomaque*). Il ne s'agirait donc pas de deux composantes différentes et complémentaires de l'être humain, mais de deux langages différents, celui de la Bible et celui de l'hellénisme. Mais on peut citer le *Shema Israël*, où Moïse exhorte Israël à aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme (Dt 6,5). En tout état de cause, les deux termes soulignent le fait que l'unité entre les croyants est fondamentalement **une réalité intérieure**, avant de trouver une traduction extérieure.

1.3. « Des croyant de plus en plus nombreux s'adjoignaient » (3^e sommaire, Ac 5,12-16)

- Le troisième sommaire, qui souligne le pouvoir des apôtres d'accomplir des miracles, rend compte aussi de **la croissance de l'Eglise**. La communauté est une, et ne cesse de s'élargir. « *Des croyant de plus en plus nombreux s'adjoignaient au Seigneur* » (5,14). Ce phénomène a commencé dès la Pentecôte, avec la prédication de Saint Pierre : « *Furent ajoutées, en ce jour-là, environ trois mille personnes* » (2,41), le passif signifiant que c'est Dieu lui-même qui donne la croissance. Ce type de sommaire sur la croissance de l'Eglise se retrouve ailleurs dans le livre des Actes (4,4 ; 6,7 etc).

- Si l'on veut restituer l'histoire de manière factuelle, il y a évidemment une simplification – c'est le propre d'un sommaire – et une exagération. Mais un regard plus global sur la croissance de l'Eglise conduit au contraire à y voir **l'expression d'une réalité** dont Saint Luc, au moment où il a écrit (v. 80 ap. JC), a vu le résultat.

De même, tout n'était pas parfait dans la communauté ; comme le montre l'épisode d'Ananie et Saphire, **il y a eu des crises**. Mais, au moins au début, celles-ci ont pu être très vite résolues.

- Deux mouvements prennent de l'ampleur, dans des sens opposés : la **bonne réputation** dont jouissent les chrétiens auprès du peuple (4,21.33 ; 5,13), et **une opposition** de plus en plus manifeste (4,2-3 ; 5,17-18), qui culminera avec l'arrestation et l'exécution d'Etienne (Ac 7), la persécution et la dispersion de la communauté (8,1), et finalement à la proclamation du message aux nations (chapitres 10 à 28).

1.4. La question de la possession des biens

- On a souvent représenté la première communauté chrétienne comme une sorte de société communiste réussie. En effet, selon Saint Luc, « *tous les croyants ensemble mettaient tout en commun ; ils vendaient leurs propriété et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon le besoins de chacun* » (2,44-45), et encore : « *entre eux tout était commun* » (4,32c). En réalité, cette manière de présenter les choses est simpliste et empêche de saisir la nature de la mise en commun des biens matériels.

Fidèles à l'enseignement et à l'exemple de leur Maître (14,33), les premiers chrétiens ont vécu **un idéal de détachement et de pauvreté**. Ce thème est cher à Luc : la pauvreté signifie une contestation de l'ordre du monde, et l'espérance dans la possession des biens éternels (cf. Lc 12,33 ; 18,22). Mais s'il y avait une mise en commun, celle-ci restait une **démarche volontaire** et la propriété n'était pas abolie. Saint Luc précise : « *nul ne disait sien ce qui lui appartenait* » (4,32b), autrement dit chacun restait propriétaire de ce qu'il mettait au service des autres.

On rapproche aussi cette description de la communauté des biens du **thème grec de l'amitié** : « entre amis tout est commun » (Platon, *La République* ; Aristote, *Éthique à Nicomaque*). Mais si l'on peut qualifier les chrétiens d'amis, **ils sont surtout des « croyants »**. C'est ainsi qu'ils sont nommés dans les trois sommaires (2,44 ; 4,32 ; 5,14). Et c'est à ce titre qu'ils partagent ce qu'ils possèdent.

En réalité, la base de la mise en commun des biens n'est pas l'amitié ni un idéal collectiviste, mais **la foi**. Leur foi commune et leur espérance commune entraînent une communauté plus large, qui s'étend aux biens temporels.

- C'est de la nature même de la communauté chrétienne qu'il est question. **Ce qui fait son unité, c'est l'Esprit Saint**, et cette unité se traduit par le partage des biens.

Dans l'histoire tragique d'Ananie et Saphire, ce qui leur est reproché n'est pas d'avoir vendu un champ, mais d'avoir **menti à l'Esprit Saint** (5,3). Saint Pierre dit bien qu'Ananie était libre de garder son bien, mais il a menti (5,4). Satan est entré dans son cœur, et Satan, c'est le diviseur. A travers Ananie et Saphire, il brise l'unité de la communauté, qui était « *un seul cœur et une seule âme* », unie dans l'Esprit Saint. C'est l'épisode de Gn 3 qui se renouvelle, ou l'homme et la femme se sont mis d'accord dans le mensonge : ils ont alors brisé l'unité originelle. Et le verdict n'est pas une punition, mais le fruit même du mensonge, qui divise et mène à la mort.

2. Le témoignage de Pierre

Les sommaires soulignent à la fois l'unité des chrétiens, qu'exprime le terme de « communion », et la croissance de l'Eglise, résultant de leur témoignage. Leur communauté n'existait pas pour elle-même, mais pour témoigner du Christ sauveur. Précisément, le premier sommaire fait état des « *nombreux prodiges et signes accomplis par les Apôtres* » (2,43). C'est ce qu'illustre le récit du miracle de la Belle Porte.

2.1. Le miracle de la Belle Porte et le discours de Pierre (3,1-26) : le regard de foi, et l'Eglise

- Partons d'un élément marquant du récit, à savoir le **regard** : celui de l'impotent sur Pierre et Jean (c'est-à-dire sur ceux dont il peut espérer une guérison), celui de Pierre et de Jean sur lui (démarche préalable aux miracles dans l'évangile : Lc 7,13 ; 13,12 ; 17,14 ; cf. Jn 9,1) ; et l'ordre donné par Pierre « *regarde-nous* » (3,4). On peut interpréter cet ordre dans un sens matériel : regarde qui nous sommes – sous-entendu, nous n'avons rien d'exceptionnel à te donner, en tout cas « *ni argent ni or* » (cf. 2,44). Mais il y a aussi un sens symbolique : en voyant Pierre agir, **le boiteux voit non des individus, mais l'Eglise** qui, « *au nom du Christ* », lui apporte la guérison. Pierre lui demande donc d'avoir un regard juste, qui n'est possible que par la foi : **c'est Jésus qui opère la guérison** (« *au nom de Jésus Christ le Nazôrien, marche* », 3,6).

Pierre tente de faire comprendre ceci à la foule stupéfaite, qui arrive en accourant : « *Qu'avez-vous à nous regarder, comme si c'était par notre propre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet homme ?* » (3,12). Il est là comme **témoin du Christ ressuscité**, « *et c'est la foi en lui qui l'a rétabli en pleine santé* » (3,15-16).

- Pour autant, Pierre n'est pas un instrument passif, il est **celui que Jésus a choisi**, ainsi que les apôtres, pour poursuivre sa mission de salut. C'est le mystère de l'Eglise qui se dévoile pour celui qui a la foi.

2.2. Arrestation et libération (4,1-22) : l'Esprit Saint et le nom de Jésus

- Le miracle accompli devant de nombreux témoins provoque une réaction des prêtres, du commandant du Temple et des Sadducéens. « *Contrariés de les voir enseigner le peuple* », ils arrêtent Pierre et Jean (4,1-3). C'est pour Pierre l'occasion de prendre une nouvelle fois la parole, « *rempli de l'Esprit Saint* », comme Jésus l'avait annoncé (Lc 12,11-12).

Luc souligne la **puissance de l'Esprit Saint**. Aux yeux de leurs accusateurs, les apôtres sont sans culture, pourtant ils parlent avec une assurance, *parrèsia*, qui impressionne leur auditoire. Ce terme signifie la liberté et l'audace que donne l'Esprit aux missionnaires malgré les dangers, il caractérise la franchise chrétienne (2,29.31 ; 4,13.29.31 etc ; noter que c'est par ce mot que se termine le livre des Actes, en 28,31).

- Ce premier discours de Pierre devant le Sanhédrin (4,8-12) répond la question « *Par quel pouvoir ou par quel nom avez-vous fait cela ?* ». La pointe est en fait la proclamation du kérygme, et il en ira de même dans le second discours (5,29-32).

L'accent est moins sur la résurrection (mentionnée au v. 10) que sur le **nom de Jésus**, qui sera lié à l'activité missionnaire de l'Eglise (cf. Lc 24,47-48) : « *C'est par le nom de Jésus Christ le Nazôrien, celui que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par celui-ci et par nul autre que cet homme se présente guéri devant vous* ». Et il conclue par une puissante profession de foi : « *Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés* » (4,10.12).

Ceux qui ont reçu l'Esprit Saint agissent au nom de Jésus : par eux, **le salut continue d'être communiqué**.

Conclusion

Cette description de la première communauté chrétienne joue un rôle de grande importance dans le livre des Actes. La croissance de l'Eglise se fera par capillarité. Depuis la Pentecôte, avant même d'être répandue parmi les nations, elle est déjà là, dans la perfection et la plénitude que lui donne l'Esprit Saint. Cette plénitude comporte un dynamisme missionnaire. « Regarde-moi », dit Pierre au paralytique, car à travers Pierre et les Apôtres, c'est l'Eglise que l'on voit, à la fois celle par qui Dieu continue de porter le salut à tous les hommes, et celle qui en est le fruit et le signe.



Temple de Jérusalem, avec la Belle Porte, où a lieu la guérison de l'impotent (Ac 3)
(la Belle Porte est en bas de la photo : elle donne accès à la « cour des femmes », et de là au parvis d'Israël et au Sanctuaire)
Maquette de Jérusalem au 1^{er} siècle ap. JC, Musée d'Israël, Jérusalem

« Pierre [a été] le premier à suivre l'avis divin, et voulant montrer que les commandements du Seigneur n'ont pas été donnés en vain, comme un pauvre lui demandait de lui donner quelque argent, "de l'argent et de l'or, dit-il, je n'en ai pas" (Ac 3,6). Il se glorifie de n'avoir ni argent ni or : pour vous c'est une honte de n'avoir pas encore tout ce que vous convoitez. Il y a une pauvreté glorieuse, parce qu'il y a aussi une pauvreté bienheureuse, ainsi qu'il est écrit : "*Heureux les pauvres en esprit*" (Mt 5,3). Cependant ce dont Pierre se glorifie, ce n'est pas tant de n'avoir ni argent ni or que d'observer le commandement du Seigneur, qui a prescrit : "*Ne possédez pas d'or*" (Mt 10,9). Cela revient à dire : tu vois que je suis disciple du Christ et tu me demandes de l'or ? Il nous est donné autre chose, bien plus précieux que l'or : opérer en son nom. Ainsi je n'ai pas ce qu'il n'a pas donné ; mais ce qu'il a donné, je l'ai : "Au nom du Seigneur Jésus, lève-toi et marche" ».

SAINT AMBROISE DE MILAN, *Traité sur l'Évangile de S. Luc*, II, SC n° 52, Cerf, Paris 2008, VII,54, pp. 26.